Cochet, Louis
Fam.
Biog
3 L

Louis COCHET

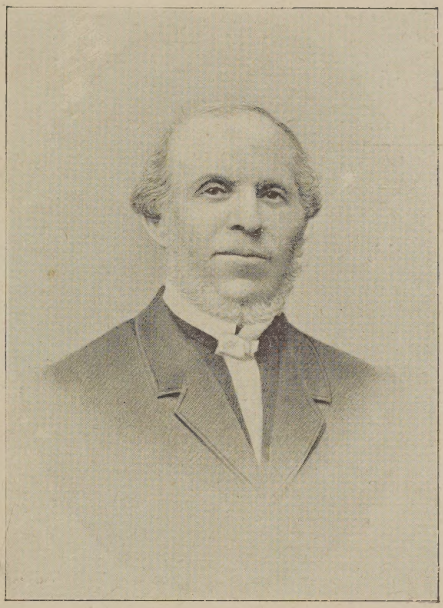
né à Montbrehain
l'un des premiers Missionnaires
au sud de l'Afrique
1815 - 1876

Documents publiés
à l'occasion du Centenaire de la Société des Missions
par J. PANNIER
ancien pasteur de Montbrehain.

PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, BOULEVARD ARAGO
1922

THEOLOGICAL SEMINARY RESERVE LIBRARY NEW YORK

PRIX : 1.25



LOUIS COCHET

1815-1876

Ancien guerrier Mossouto

MISSIONARY RECORDS
LIBRARY
NEW YORK CITY

Louis COCHET

né à Montbrehain

l'un des premiers Missionnaires
au sud de l'Afrique

1815 - 1876

Documents publiés
à l'occasion du Centenaire de la Société des Missions
par J. PANNIER
ancien pasteur de Montbrehain.

PARIS
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, BOULEVARD ARAGO

1922

Pam
Biog.

A LA MÉMOIRE DE

Louis COCHET

NÉ A MONTBREHAIN

1815

MISSIONNAIRE AU SUD DE L'AFRIQUE

1843 - 1876

PRIEZ LE MAITRE DE LA MOISSON
D'ENVOYER DES OUVRIERS DANS SA MOISSON.

PLAQUE COMMÉMORATIVE

INAUGURÉE A MONTBREHAIN (AISNE), LE 1er NOVEMBRE 1922

A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

SOUS LA PRÉSIDENCE DU DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ.

Le Temple de Montbrehain a été détruit pendant la guerre, et le culte est provisoirement célébré dans une baraque. Cette plaque sera placée dans le Temple qui sera bientôt reconstruit.

Le Village, l'Église, la Famille

Montbrehain est un village du département de l'Aisne, entre Saint-Quentin et la frontière du Nord. Un certain nombre de familles protestantes y existent depuis les premiers temps de la Réforme, y exerçant surtout la profession d'agriculteurs ou celle de tisserands. Au commencement du XIX^e^ siècle ils étaient au nombre d'environ 180. Montbrehain dépendait alors de la très vaste paroisse d'Hargicourt, dont M. Matile était le pasteur. L'influence du Réveil se fit sentir dans ce petit troupeau. On se réunissait tantôt dans une maison, tantôt dans l'autre ; surtout (après 1812) chez Zacharie Proy au lieu dit *le Désert*. L'initiative de la construction d'un temple en 1819, à la lisière nord du village, sur un terrain appartenant en partie à Auguste Marlier, fut prise par Pierre-Joseph Doloy, ancien soldat qui perdit l'avant-bras droit et fut fait prisonnier pendant les guerres d'Espagne (c'est en souvenir de lui que le hameau situé au bout de la rue de l'Abbaye s'appelle encore *l'Espagne*.)

En 1837 Montbrehain fut rattaché à la paroisse nouvellement créée à Nauroy, dont les premiers pasteurs furent MM. Daugars, Cabanis, et (1841) Louis Vernes. Peu après la fondation de la Société des missions évangéliques à Paris (1822), une petite association auxiliaire se constitua à Nauroy.

Tel était le milieu dans lequel naquit et grandit Louis Cochet. Son père, un jeune menuisier appelé Jacques-Norbert, avait épousé à la fin de l'empire Séraphine Malfuson. Bien que le nom de Cochet se trouve parmi les galériens protestants, ceux qui le portaient en Vermandois au commencemeni du XIX^e^ siècle étaient catholiques. C'est par sa mère que le futur missionnaire descendait des Huguenots.

Né le 12 mai 1815 — après la première restauration, pendant les « cent-jours » de Napoléon 1^er^ — Louis-Joseph fut déclaré à la mairie par Jean-François Doloy, parent du pieux soldat mentionné ci-dessus, et Charles-Louis Courtois.

Les seize premières années [1]

« Par sa mère, il appartenait à une vieille famille huguenote où l'on avait conservé les habitudes d'une piété vivante et austère; son père était catholique de naissance, mais, doué d'une saine intelligence et d'un sens très droit, il ne mit jamais le moindre obstacle à ce que ses enfants fussent élevés dans la foi protestante, et il est mort avec des convictions évangéliques.

Jamais et sous aucun prétexte Cochet ne fut, dans sa famille, témoin de la profanation du dimanche par le travail. Il assistait régulièrement au culte public, toujours célébré à Montbrehain malgré la rareté des visites du pasteur...

On avait conservé chez lui quelques livres religieux où il put, dès ses premières années, voir ce qu'il faut faire pour entrer dans le chemin étroit qui conduit à la vie.

Sous les soins de l'instituteur de la commune il fit de rapides progrès et ne tarda pas à être considéré comme l'élève le plus studieux et le plus intelligent. Il apprit à fond tout ce qu'on pouvait lui enseigner dans une bonne école primaire. Il ne put pas, pour le moment, aller plus loin. Il était l'aîné d'une nombreuse famille, qu'un incendie survenu en 1828 avait presque complètement ruinée. Tout avait été détruit. Parents et enfants avaient dû se sauver en toute hâte, presque sans vêtements, au milieu de la nuit.

Après cela, le jeune Louis comprit qu'il ne pouvait plus être question pour lui de faire des études, quelque porté qu'il y fût par ses goûts. Il dut embrasser définitivement la profession de son père, qui avait un atelier de menuiserie. Mais, dans les moments dont il pouvait disposer, et surtout le dimanche, il dévorait les livres religieux qui se trouvaient dans les deux familles Cochet et Delbart, sans oublier ceux, bien rares encore, mais presque tous du même genre, que l'on pouvait faire venir d'ailleurs.

Vers les premiers jours de juin 1830, Cochet fit une très grave maladie. Une fièvre typhoïde le mit pendant plusieurs semaines aux portes de la mort. Il avait alors

---

[1] Tout ce qui suit entre guillemets est la reproduction d'un article du *Journal des Missions*, décembre 1876.

quinze ans et se préparait à faire sa première communion. Dans ses moments de délire il parlait le plus souvent de l'acte saint qu'il se proposait d'accomplir et faisait ce que ses amis appelaient de longs sermons sur les sentiments et les dispositions qu'il faut avoir pour s'approcher dignement de la table du Seigneur.

Conversion et Vocation

« Toutefois, autant que l'on peut juger de ces choses, ce fut seulement quelques mois après sa guérison qu'il se consacra définitivement à Dieu, et que sa conversion fit l'objet des remarques de son entourage. Le monde accusa surtout Mme. Delbart de lui avoir ravi une proie qu'il convoitait déjà beaucoup. Mais il y a tout lieu de croire que c'est plus particulièrement M. Osée Gambier, ministre du Saint Evangile à Hargicourt (1), qui fut le messager dont Jésus-Christ se servit pour éclairer la foi de notre ami et le détacher définitivement de lui-même et des vanités terrestres.

A partir de ce moment sa soif d'instruction alla croissant de jour en jour. La Bible, les traités religieux, qui commencaient à arriver à Montbrehain, étaient lus et relus avec avidité et profit (2). Ses économies étaient exclusivement consacrées à l'achat de bons livres. Il s'abonna aux *Archives du Christianisme*, au *Journal des Missions* (3), à l'*Ami de la Jeunesse*. Il recherchait aussi tous les moyens d'édification que l'on pouvait trouver dans les localités voisines. M. Gambier devint et resta jusqu'à sa mort son meilleur ami.

En 1836 les parents de son cousin M. Delbart (4) placèrent celui-ci à l'école évangélique de Lille dirigée par M. le Pasteur Marzials. Cochet l'y suivit bientôt, mais, à son grand regret, c'était seulement pour y exécuter quelques travaux de menuiserie. M. Marzials ne tarda pas à

---

[1] Né et mort à Hargicourt (1794-1856).

[2] La Société biblique de Paris avait été fondée en 1818, celle des *Traités religieux* en 1822.

[3] Fondé en 1826 pour remplacer le *Bulletin* de 1823.

[4] Auguste, né à Montbrehain en 1818, mort en 1886 à Saint-Martin-de-Ré, où il était pasteur.

remarquer que ce jeune homme était bien au-dessus de sa profession par ses connaissances et par son goût pour l'étude. Il l'encouragea, lui prêta des livres et lui fit même passer un petit examen dont l'un des éléments subsiste encore. C'est l'analyse d'un sermon de La Flèchère, faite après une seule lecture. Dès lors il fut arrêté dans l'esprit du digne professeur qu'un jour ou l'autre Cochet devrait entrer dans une école de théologie. Mais notre ami venait d'accomplir sa vingtième année et Dieu permit qu'il tombât au sort. Il fut rappelé de Lille pour être incorporé dans un régiment de lanciers à Provins. Il partit, le cœur déchiré, un peu malade, mais plein de confiance dans le Seigneur. En passant à Meaux il alla écouter M. le Pasteur Ladevèze.

Service Militaire (1836-1842)

« Un temps assez long devait s'écouler avant qu'il entendît d'autre prédications. Il n'y avait à Provins aucun protestant ni aucune ressource religieuse pour lui. Il y avait au contraire la vie de caserne et ses dangers. Au lieu de se décourager il résolut de continuer à servir Dieu fidèlement. Sa conduite exemplaire lui valut bientôt la confiance de ses chefs. Il en profita pour solliciter une place dans la compagnie des ouvriers afin de se soustraire autant que possible à la vie militaire. On le mit à confectionner des bois pour arçons de selle, spécialité dans laquelle il acquit bientôt une grande habileté. En même temps il faisait luire la lumière de sa piété devant ses camarades. Plusieurs, par ses instructions, furent rendus attentifs aux vérités chrétiennes. L'un deux, catholique de naissance, du nom de Tremblay, mourut dans la foi au Sauveur.

« Après deux ou trois ans, le régiment de lanciers changea de garnison, il passa de Provins à Versailles. Là notre ami commença à respirer une atmosphère plus en harmonie avec ses sentiments religieux. Il suivit régulièrement le culte de la chapelle évangélique, et se lia avec plusieurs personnes pieuses.

Vers 1841 on 1842 des bruits de guerre portèrent ses chefs à lui faire une commande considérable. Les arçons

devaient être livrés à très bref délai. On voulut le contraindre à travailler le dimanche. Il s'y refusa et promit que tout serait prêt au moment fixé. Cette ferme et respectueuse résistance le fit beaucoup grandir dans l'estime de son colonel, qui lui accorda depuis lors de fréquents congés pour qu'il pût exécuter divers travaux dans de grandes maisons de Paris et des environs.

A la fin de son service, son colonel lui offrit de le recommander fortement auprès d'amis puissants ; mais il ambitionnait autre chose qu'un gain terrestre. »

Vocation missionnaire (1841)

« A Versailles il était parvenu à se mettre en rapport avec quelques membres du Comité de la Société des Missions. Il se sentit appelé à la belle œuvre qu'ils dirigeaient, et ses entretiens avec des élèves missionnaires affermirent rapidement cette vocation. Pendant la dernière année de son service il se remit à l'étude, y consacrant tous ses moments de loisir, et très peu de jours après avoir obtenu son congé définitif, il entra comme élève à la Maison des Missions. »

La Société des Missions évangéliques, fondée à Paris en 1822, avait ouvert à Paris, pour les études des futurs missionnaires, une maison dont le pasteur Grandpierre devint directeur en 1827. Elle avait fait partir en 1829 pour l'Afrique du Sud trois premiers missionnaires, dont deux originaires du même département que Cochet (l'Aisne) : Prosper Lemue, d'Esquehéries, Isaac Bisseux, de Lemé, et Samuel Rolland.

En 1833 la création de la station de " Morija " avait définitivement établi l'œuvre dans le pays des Bassoutos, au nord de la colonie du Cap et au sud-est des régions peuplées de plus en plus, dans le second tiers du XIX[e] siècle, par les Boers d'origine hollandaise (1).

---

[1] On trouvera de très intéressants détails dans les publications faites par la Société des Missions à l'occasion de son centenaire : *Nos Origines*, par J. Bianquis ; *Nos champs de Missions ; Mes Souvenirs*, par Eug. Casalis (devancier puis collègue de L. Cochet) ; et aussi dans le *Livre d'or de la Mission du Lessoute (1912).*

C'est sans doute au Président du Comité des Missions depuis l'origine, l'amiral Verhuell, que Louis Cochet adressait à l'âge de 26 ans, la lettre suivante (1) :

Paris, le 22 Février 1822.

Monsieur,

Je vous ai fait part il n'y a que peu de temps du désir que j'ai d'embrasser une vocation missionnaire ; suivant l'avis que vous m'avez donné je dois vous informer que par une ordonnance communiquée hier au Régiment, la classe 1835 dont je fais partie sera renvoyée le 1^er^ Avril, et de plus, que ceux qui veulent partir à leur frais seront renvoyés immédiatement. Je compte rester jusqu'à ce que, de concert avec MM. les Membres du Comité, vous ayez pris une décision à mon égard.

Quant à l'œuvre missionnaire, aux motifs qui me portent à l'embrasser et aux moyens sur lesquels je compte pour m'y employer, voici quelles sont mes vues et mes intentions.

Depuis qu'il a plu à Dieu par sa grâce de tourner mes affections vers la seule chose nécessaire, de pénétrer mon âme du sentiment du besoin de pardon, de justice et de sainteté pour subsister en sa présence, et qu'il m'a appris, quoique par un long enseignement où j'ai dû faire de tristes expériences sur moi-même, à rechercher la justice et la force en Christ le Sauveur, le souverain Médecin, qui peut et veut guérir toutes les maladies de l'âme, dès lors l'œuvre de l'évangélisation en général m'a toujours semblé belle, comme la plus utile et la plus sainte à laquelle on puisse consacrer ses facultés, et elle a été l'objet de mes plus ardents désirs, mais alors comme aujourd'hui je n'avais ni l'instruction nécessaire, ni les moyens pour arriver à ce but, et de plus je devais bientôt subir le sort. Je me bornai donc à prier le Seigneur de me conduire en toutes choses et de me manifester sa volonté. Je tombai au sort, et

---

[1] Le texte inédit conservé dans les archives de la Société, nous a été obligeamment communiqué par elle, ainsi que les articles publiés par le *Journal* en novembre et décembre 1876.

comme je croyais faire partie d'une armée de réserve, je m'en fus à Lille pour y exercer mon état de menuisier. Là je fis la connaissance de M. Marzial qui ayant connu mes intentions, m'encouragea, et se chargea même de me donner l'instruction nécessaire. J'accueillis ses propositions avec joie, et je crus que le Seigneur m'avait exaucé ; mais à peine avais-je mis la main à l'œuvre que je fus appelé au service.

Je dois à la vérité de dire qu'ici se présente une époque de ma vie qui me laissera tant que je vivrai des souvenirs qui me donneront lieu de m'humilier profondément en la présence de Dieu, quoique je ne sois point tombé dans les péchés grossiers auxquels la plupart des soldats sont adonnés : j'en ai toujours été préservé par la grâce de Dieu, et ma conduite en ce temps-là était exemplaire aux yeux de tous ; mais ma conscience ne me rendait pas le même témoignage lorsque je rentrais en moi-même. Ce relâchement spirituel n'était pas causé par l'amour du monde, mais plutôt par la crainte, le lâcheté et la timidité lorsque j'étais appelé par une conduite chrétienne à m'opposer aux œuvres et aux principes corrupteurs d'hommes vendus au péché. C'est assez vous dire combien je perdis sous le rapport spirituel ; mon âme souffrait véritablement, et il en fut ainsi jusqu'à ce qu'ayant quitté Provins, où je ne connaissais pas un vrai chrétien, le Régiment prit la garnison de Versailles. Là, je fréquentai les assemblées, je fis connaissance avec M. le Pasteur Vivien, je secouai l'opinion des autres soldats, et je pus, en jetant un regard sur le passé, reconnaître que c'est parce ce que Dieu n'a point changé que je n'ai point été abandonné, et éprouver qu'il pardonne tant et plus. Alors j'eus de nouveau le désir de m'employer dans une branche quelconque de l'évangélisation ; l'œuvre des missions m'intéressait beaucoup, mais je ne me croyais pas les dispositions nécessaires pour chercher à y être employé.

J'essayai ensuite à l'égard de mes camarades de remplir un devoir mieux que je ne l'avais fait jusqu'alors, et je dois le dire à la gloire de Dieu combien ne fus-je pas encouragé et n'eus-je pas lieu de le bénir lorsque Lui-même bénissait si visiblement mes faibles efforts en les faisant contribuer à la conversion d'un lancier, qui était si débauché qu'il y en avait peu qui le surpassaient. Il est mort à l'hôpital du Gros-Caillou trois semaines après notre arrivée à Paris. J'ai la confiance (l'ayant connu mieux que qui que ce soit) que sa conversion, sa foi et sa piété étaient aussi sincères qu'évidentes. Cette conversion me fit voir comme à l'œil que Dieu se sert de choses

faibles. A Lui, et à Lui uniquement en soit la gloire, car je ne mentionne ce fait que pour vous dire qu'il a contribué puissamment à me confirmer dans l'intention que j'avais de m'employer à l'œuvre du Seigneur. Après l'avoir prié de vouloir me mettre au cœur de faire sa volonté et non la mienne, et y avoir réfléchi mûrement, j'ai pris la résolution de chercher à travailler à l'œuvre des Missions.

Quant aux moyens avec lesquels je compte pouvoir m'y employer, je crois que l'étude qui me serait nécessaire ne serait une difficulté, car j'y ai toujours eu beaucoup de goût ; de moyens pécuniaires je n'en ai pas ; si MM. les membres du Comité me reçoivent je serai entièrement à la charge de l'Institut. Enfin si je dois être admis et m'employer à une œuvre qui exige plus que toute autre le dévouement, la foi, l'amour de Dieu et des hommes, je suis pénétré de l'importance de ces grâces, et je dois le dire non par une fausse humilité : lorsque je me suis demandé si je les possédais à un assez haut degré, je me suis toujours trouvé si insuffisant que c'est là une des raisons qui ont fait que dans le temps où j'admirais le plus cette œuvre je n'osais m'y déterminer; une réflexion assez simple m'a encouragé : c'est que celui qui se croirait assez de force pour cette œuvre en serait précisément par cela même incapable.

J'ai prié le Seigneur de me conduire et de me diriger dans la détermination que j'ai prise, et c'est avec le secours de son bon Esprit que je désire m'y employer, si avec MM. les Membres du Comité vous croyez devoir me recevoir.

D'ailleur si je dois être appelé en présence de MM. les Membres du Comité, comme je le pense, je vous prie, Monsieur, de vouloir m'écrire au moins un ou deux jours d'avance. Sitôt que vous aurez pris une décision je pourrai quitter le Régiment.

Je suis, Monsieur, avec le plus profond respect, ainsi que pour MM. les Membres du Comité,

Votre dévoué serviteur,

L. J. COCHET.

Études, consécration & départ (1842-1845)

Le Comité, dans sa séance du 15 juin, décida d'admettre « un an, pour un essai d'études », cet intéressant candidat (1). Mais en décembre il souffrait d'un abcès grave ; « il est impossible de savoir si, guéri, L. Cochet pourra être envoyé en mission ». La Providence le fait triompher de ce nouvel obstacle : en janvier 1843 le Dr Lamouroux annonce une amélioration ; en février, d'accord avec le Dr Monod, il « donne l'avis de garder l'élève Cochet », et le Comité s'y conforme. Vingt mois plus tard, nouvelle décision : « Cochet n'a point encore fait d'hébreu ni achevé son histoire ecclésiastique ; toutefois, à cause de son âge et de ces circonstances, il sera examiné avec MM. Frédoux et Keck ». Ce qui eut lieu les 4, 5 et 6 novembre. Un de leur professeurs avait été M. Pédézert, plus tard professeur à la Faculté de Montauban. Il garda toujours le souvenir des remarquables aptitudes pour la théologie manifestées par L. Cochet. Le texte donné à celui-ci pour son sermon d'épreuve était Romains 10, versets 13 à 15, et il eut à parler d'abondance sur le psaume 23. Il expliqua le texte grec de St-Jean 8, 49 à fin. « Les élèves ont justifié d'études consciencieuses ; leurs progrès ont paru rapides. »

Leur consécration fut célébrée le 13 novembre 1844 (2).

Le départ n'eut lieu que sept mois plus tard. « Lundi 2 juin 1845, dit le *Journal des Missions* (3), la réunion mensuelle de prières pour l'œuvre missionnaire, qui se tient dans la salle supérieure du temple de l'Oratoire, présentait un caractère encore plus touchant et plus intéressant que d'ordinaire. C'était la séance d'adieu de MM. Cochet et Frédoux... M. Grandpierre a prononcé la prière, puis lu dans le chapitre 28 de St-Mathieu les instructions données à ses disciples par notre Sauveur... Il y a 16 ans les premiers éclaireurs quittaient la France pour commencer cette œuvre glorieuse au sud de l'Afrique. Aujourd'hui il semble qu'un de ces frères vienne encourager

[1] Extraits des procès-verbaux manuscrits.

[2] *Journal des Missions*, 1844, p. 436.

[3] 1845, p. 238.

de nouveaux ouvriers à entrer dans le champ du travail, en leur montrant les résultats obtenus. M. Arbousset, par une lettre récente, rend compte de son voyage au Cap, de l'accueil empressé qu'il a reçu partout... M. le pasteur Verny répond au nom de l'église entière aux adieux de MM. Cochet et Frédoux. »

Le 9 juin les deux jeunes missionnaires quittent Paris. Le Directeur les accompagne à Londres. Ils s'embarquent le 15 pour Port Elisabeth ; la baie d'Algoa, à l'extrémité sud de l'Afrique, fait pendant à l'est, sur l'Océan Indien, au cap de Bonne-Espérance, qui à l'ouest domine l'Atlantique. — La traversée dura quatre mois !

On sait que la colonie anglaise du Cap s'étend jusqu'au fleuve Orange, qui se jette dans l'Atlantique. Entre l'Orange et son affluent de rive droite le Calédon se trouve le pays des Bassoutos, ou Lessouto ; entre le Calédon et le Vaal, autre affluent de rive droite, se trouve aujourd'hui l'Etat libre d'Orange. Pendant tout le temps correspondant au ministère de L. Cochet les Anglais et les Boers, émigrant vers le nord depuis 1835, eurent des luttes dont le récit ne saurait entrer dans le cadre étroit de cette notice. Et L. Cochet exerça ce ministère longtemps dans des localités en dehors de la circonscription occupée actuellement par notre Société des missions.

Voici le récit de son premier voyage (1).

Premier voyage. Arrivée à Béthulie (Décembre 1845) (2)

Béthulie, le 5 janvier 1846

Lorsque nous vous annonçâmes notre arrivée en Afrique, nous nous préparions à venir rejoindre nos frères dans le pays des Béchuanas. Entreprendre un

---

(1) *Journal des Missions*, 1846, p. 121.

(2) Sur la rive droite de l'Orange, au confluent du Calédon, actuellement dans l'Etat libre d'Orange. « La Société des Missions de Londres, après avoir vainement essayé d'y fixer un clan nomade de «Bushmen», nous avait cédé cet emplacement. Des Bechuanas fugitifs, échappés au massacre de leur tribu, y avaient suivi M. Pellissier » *(Livre d'or de la Mission du Lessouto, 1912*, p. 172).

voyage sur terre, dont la longueur mesure moins de quatre degrés sur la carte, paraît d'abord assez facile à celui qui vient de franchir plus de deux mille lieues sur le périlleux océan ; toutefois il n'en faut pas moins d'un mois et quelquefois davantage pour faire ce trajet ; ce qui indique déjà qu'il n'est pas toujours exempt de peines et de difficultés. Une chaleur excessive dans cette saison, des chemins qui dans certains endroits paraissent impraticables à l'Européen qui les parcourt pour la première fois, des contrées arides et désertes où l'on ne trouve un peu d'eau que de distance en distance, des *drivers* (1) plus ou moins habiles ou raisonnables, des attelages épuisés par la fatigue et la chaleur ; ce sont là autant d'obstacles qui ralentissent la marche du voyageur dans ce pays. Mais il a plu à Dieu de nous les épargner en grande partie, et aujourd'hui du sein d'une famille missionnaire, nous pouvons vous informer que nous avons heureusement atteint le terme de notre longue pérégrination. Béni soit le Seigneur pour la protection dont il nous a entourés depuis notre départ, et pour la réception si fraternelle qu'il nous a préparée au sud de l'Afrique, et pour les encouragements que nous trouvons au début de notre carrière, en voyant d'une manière si frappante le changement que l'Evangile a déjà opéré dans la bénie station de Béthulie.

Nous quittâmes Port-Elizabeth le 4 novembre, après avoir pris congé de M. Robson, missionnaire de la Société de Londres, chez qui pendant un mois nous avons reçu toutes sortes de bon soins, pour nous rendre à Béthelsdorp, où étaient nos wagons, nos bœufs, nos drivers, et où nous avions fait transporter nos bagages. Nous en partîmes le 5, accompagnés de M. Kitshingman fils, qui avait été chargé par M. Rolland de nous procurer des wagons et des bœufs. Après avoir traversé pendant huit jours une contrée coupée par des chaînes de montagnes parallèles, entre lesquelles s'étendent de vastes plaines arides et désertes, appelée contrée des Karous, nous arrivâmes le 13 à Graaf-Reinet où nous séjournâmes quelques jours. Nous fûmes reçus dans cette ville par

(1) Conducteurs.

M. Murray, pasteur de l'Eglise réformée hollandaise qui, sans que nous eussions aucune recommandation auprès de lui, s'empressa de nous offrir d'abord et de nous donner l'hospitalité la plus fraternelle. Il se chargea aussi de nous chercher d'autres drivers pour Colesberg, et nous rendit tous les services que nous aurions pu attendre de l'ami ou du frère le plus dévoué. Vous ne trouverez point hors de propos que je mentionne ici l'accueil que nous ont fait plusieurs frères, et particulièrement cette famille chrétienne du digne pasteur de Graaf-Reinet. L'on éprouve tant de bien de rencontrer sur une terre étrangère des amis et des frères avec lesquels le cœur se sent d'abord au large. Nous quittâmes nos amis le 19, et nous nous mîmes en route pour Colesberg, la dernière ville de la colonie, à deux jours et demie de distance de Béthulie. Nous y arrivâmes le 28 et restâmes trois jours chez M. Atkinson, missionnaire de la Société de Londres, qui voulut bien aussi nous rendre de bons services. Nous reçûmes chez lui une visite de M. Rawstorne, magistrat de Colesberg; comme j'étais absent lorsqu'il y vint, il me fit engager à aller le voir à son bureau le jour de notre départ, et me remit une lettre pour Moshesh (1). Il est très bienveillant pour les missionnaires et ne serait peut-être pas fâché de pouvoir leur être utile. — Le 1er décembre nous quittâmes Colesberg, et le lendemain nous arrivâmes à l'Orange, qui était plein, et que nous dûmes traverser dans un bateau fait exprès pour le passage des wagons : comme ses bords sont escarpés et sablonneux, à peine mon wagon fut-il sorti du bateau qu'il s'arrêta dans le sable, d'où il nous fut impossible de le tirer après deux heures de tentatives de toute espèce. Nos bœufs étaient épuisés et nos hommes aussi ; il fallut se décider à passer la nuit sur cette pente, le timon de la voiture en l'air, tandis que celle de frère Frédoux était restée dans le bateau. Nous reposâmes fort tranquillement dans cette position pittoresque. Le lendemain nous nous fatigâmes encore pendant plusieurs heures en essayant de sortir de ce mauvais pas, mais ce fut inutilement jusqu'à ce qu'un beau-frère de M. Pellissier qui habite près de là eût envoyé chercher ses bœufs pour nous aider ; vers midi, ils arrivèrent frais et forts ; aussi enlevèrent-ils le wagon

1) Chef des Bassoutos avec lequel les missionnaires étaient en rapport depuis 1833.

d'emblée. La nuit suivante nos bœufs s'égarèrent et nous firent perdre presque tout un jour à les chercher.

Enfin, le 5 à midi, nous découvrîmes au pied d'une montagne devant laquelle se déroule une belle et vaste plaine, Béthulie, son église nouvelle bâtie, la maison missionnaire, et un peu après nous eûmes la joie d'embrasser notre frère M. Pellissier (1). Il était visiblement ému et bien heureux de nous recevoir : pour nous, nous ne l'étions pas moins de rencontrer enfin un de nos chers frères français, au terme d'un voyage de six mois.

Je voudrais maintenant, Messieurs et chers frères, vous communiquer quelques uns des sentiments que j'ai éprouvés en arrivant ici, et vous donner une idée aussi exacte que possible de ce qu'est à quelques égards l'une de nos stations missionnaires. Quoique je sente ma plume par trop inhabile pour bien remplir cette tâche, je n'essaierai pas moins de vous retracer en quelques mots ce qui m'a le plus frappé.

Je ne crains point de dire que Béthulie, dont j'ai suivi les développements depuis sa fondation, a dépassé l'idée avantageuse que je m'en étais faite. Sous le rapport extérieur elle est bien située, elle a une maison missionnaire d'une forme régulière et bien construite, en face de laquelle est un grand et beau jardin entouré de murs en terre. L'église est l'ornement de la station ; c'est un bâtiment en forme de T, assez vaste et élevé, construit en brique, et en général bien conditionné. Au milieu s'élève une belle chaire d'où le prédicateur a sous les yeux tout son auditoire, en face, à droite et à gauche. Frère Pellissier me dit que les membres reçus dans l'Eglise ont seuls contribué pour une forte somme à l'érection de cet édifice, et que quelques-uns se sont même distingués par leur libéralité. L'un d'eux a donné un bœuf pour lui et sa famille ; un autre trois brebis pour sa part, une pour celle de sa femme et de chacun de ses six enfants, c'est-à-dire dix pour sa famille ; et cela sans qu'il fût besoin de provoquer ces dons par beaucoup de paroles. C'est dans cette enceinte que, deux fois chaque dimanche, au premier coup de cloche, 600 auditeurs viennent prendre place avant que le prédicateur commence le culte, montrant en

---

[1] Parti en 1831 de France, passa toute sa vie à Béthulie où il mourut en 1867.

cela plus d'exactitude que je n'en ai jamais vu en France. Le chant, que les indigènes aiment beaucoup, ne manque point d'harmonie. La plupart de ceux qui assistent au culte le dimanche sont habillés à l'européenne ; quelques-uns même sont mis très proprement. Les écoles, l'une pour les enfants et l'autre pour les adultes, qui sont tenues deux fois chaque jour par Mme Pellissier, sont aussi bien fréquentées.

L. COCHET

Trente ans de vie missionnaire (1846-1876)

« M. Cochet était destiné à remplacer un des premiers missionnaires à Mamusa, dans le Transvaal actuel. Diverses circonstances l'empêchèrent de s'y fixer. En 1847 il se repliait sur le Lessouto et fondait la station de Hébron. En 1858 la station devait être, par suite de la fixation de nouvelles limites, transportée dans un autre endroit. Chassé de sa station par les Boers en 1866, M. Cochet se réfugia à Aliwal (dans la colonie du Cap, sur la rive méridionale du fleuve Orange.) En 1869 il s'établit provisoirement à Béthesda. Rentré en France en 1870, il revint au Lessouto et remplaça M. Gosselin à Béthesda. C'est là qu'il est mort en 1876.

La station de Béthesda avait été fondée en 1843 sur les bords de la petite rivière Maphutseng (affluent de l'Orange, rive droite) chez le chef Mophuti Moorosi, vassal de Moshesh (1) ».

Mort de L. Cochet (9 Oct. 1876)

Voici en quels termes le missionnaire Germond fit part de la mort de son collègue :

« J'ai à vous annoncer une bien douloureuse nouvelle, celle de la mort de notre bien-aimé frère Cochet, qui a

[1] *Livre d'Or de la Mission au Lessouto*, p. 185 et 220.

quitté ce monde avant-hier matin, le 9 Octobre. Vous aviez sans doute appris qu'il était malade depuis quelques semaines. Cela avait commencé par une mauvaise grippe qui a été suivie d'une inflammation des poumons. Nous avions tous bon espoir, mais le docteur Casalis craignait que la gangrène ne se déclarât, et c'est ce qui a eu lieu. MM. Mabille, Duvoisin, Dieterlen et Casalis ont assisté notre frère dans ses derniers moments. Je venais de le quitter pour régler quelques affaires importantes chez moi, et, bien qu'on m'ait appelé en toute hâte, je suis arrivé trop tard. Sa mort a été paisible, sans agonie, mais vers la fin, il avait perdu connaissance. Nous lui avons rendu les derniers devoirs hier après-midi. Beaucoup de gens, et même des blancs du voisinage, étaient à son convoi. Le magistrat du district, M. Austen, a désiré parler sur sa tombe. Il a fait l'éloge de notre frère d'une manière bien touchante.

Madame Cochet et ses filles sont admirablement soutenues : leur soumission à la volonté de Dieu nous édifie. Je reste auprès d'elles pour les aider à mettre la maison et les affaires un peu en ordre, car nous désirons qu'elles viennent passer quelques semaines auprès de leurs amis. Elles ont besoin de repos... Et le cher Irénée ! Nous pensons bien à lui ainsi qu'à ses sœurs. Quel coup cette nouvelle sera pour eux ! »

« Ces derniers mots, ajoute le *Journal des missions* en novembre 1876, concernnet trois des enfants du défunt qui sont depuis longtemps en Europe (1). L'aîné, Irénée Cochet, élève de la Maison des Missions, est au terme de ses études, et le Comité, il y a quelques semaines, a fixé

---

[1] L. COCHET eut dix enfants, tous nés au sud de l'Afrique, sauf le dernier :
MIRIAM, née le 31 Janvier 1849, à Mékuatling, missionnaire, en retraite à Leloaleng ;
IRÉNÉE, né le 27 mars 1851, à Hébron, missionnaire, décédé en 1897 ;
ELLEN-MARY, née le 14 mai 1863, à Hébron, morte à Hébron en 1863 ;
JEANNIE ROSE, née à Hébron, le 17 mars 1855 ;
LOUISA, née à Hébron, le 30 août 1857, institutrice, décédée ;
HENRIETTE, née à Hébron, le 4 octobre 1859, employée dans la mission, École biblique ;
MARY, née à Hébron, le 6 mai 1862 ;
EMILIE-JACQUELINE, née à Hébron, en 1864, décédée en 1866 ;
EMILIE, née à Aliwal North, le 30 septembre 1866 ;
JOSEPH, né en France, en 1870, décédé à Béthesda, en 1885.

son départ pour le sud de l'Afrique au mois de mars prochain. Il se faisait une joie de devenir bientôt le collaborateur de son bien-aimé père, et de se former sous sa direction aux devoirs du Saint Ministère. On comprend ce que doit être sa douleur. Mais il y en a une plus poignante encore que la sienne. C'est celle de la vénérable mère de M. Louis Cochet. Douée d'une grande force morale et physique, soutenue par sa piété, elle est parvenue à un âge très avancé, voyant mourir l'un après l'autre des enfants qui semblaient avoir autant de vigueur qu'elle (1). C'est d'elle que son fils de Béthesda s'est le plus préoccupé sur son lit de mort. Il se demandait comment elle pourrait supporter un nouveau deuil (2). »

Le rédacteur du *Journal des Missions* en 1876 était M. Eugène Casalis, qui trente ans auparavant avait vu arriver au Lessouto L. Cochet et l'y avait eu dix ans pour collègue. Il lui consacra en s'aidant des souvenirs de M. le pasteur Delbart, un intéressant article dont nous avons déja cité la la première partie et dont nous ne pouvons mieux faire que reproduire la deuxième partie, en guise de conclusion.

Témoignage de M. Casalis (3).

« Louis Cochet était un de ces serviteurs de Dieu qui par humilité, et par une réserve excessive, recherchent l'obscurité, et parviennent, jusqu'à un certain point, à s'y maintenir malgré leur grand mérite et leur dévouement à la cause de l'Evangile...

Le goût, ou plutôt le besoin des études théologiques, lui est toujours resté. Pendant une carrière plus agitée et plus contrariée que ne l'a été celle de ses collègues, il a cherché et trouvé sa principale consolation dans une

---

[1] Un frère cadet de Louis, Norbert-Esrame, né à Montbrehain, le 20 avril 1831, était devenu pasteur.

[2] Rappelons qu'en cette même année 1876 venait d'être installé dans un village voisin de Montbrehain, Fresnoy-le-Grand, le futur directeur de la Société des Mission Alfred Bœgner.

[3] *Journal des Missions*, déc. 1876, p. 444-451.

étude approfondie des enseignements de nos réformateurs français, et des écrits des docteurs modernes de l'Allemagne et de l'Ecosse. Il n'a pas été seul à en retirer du profit. Au milieu de leurs difficiles travaux, les missionnaires sont heureux de pouvoir mettre en commun leurs connaissances respectives, de raviver leurs souvenirs scolaires, d'encourager le développement des talents que Dieu peut avoir départis à l'un ou à l'autre. L'érudition de Cochet ne pouvait qu'être fort appréciée par des hommes appelés à doter des populations nouvelles d'une littérature religieuse. Une extrême défiance de lui-même l'a toujours arrêté lorsqu'il s'est agi de prendre la plume, mais il a fort contribué à tenir en éveil la pensée théologique de ses frères, et à enrichir le fonds commun où ils puisaient pour leurs enseignements et leurs productions. Deux ou trois revues le tenaient au courant du mouvement de la librairie religieuse, et il se faisait envoyer des ouvrages choisis avec un parfait discernement.

« Il y a souvent de grands mystères dans les voies de Dieu à l'égard de ses serviteurs. Il semble que Cochet, prédisposé et doué comme il l'était, eût dû être placé dans un district missionnaire paisible entre tous : il a été au contraire, toujours aux avants-postes, et l'on peut dire que sa vie n'a presque été qu'une suite continue de péripéties angoissantes. Le Chrétien ne croit pas à la fatalité ; mais si quelqu'un eût été en danger d'y croire, c'est bien notre ami.

Il avait été envoyé au sud de l'Afrique en 1843 avec son condisciple Frédoux, sur un appel très pressant de M. Lemue qui désirait fonder une mission parmi les Koranas, établis le long des rives du Vaal. Dieu, qui savait que cette contrée allait être très prochainement envahie par les Boers, et qu'ils y établiraient sans difficulté leur principale république, veilla à ce que des obstacles imprévus fissent avorter les plans de nos frères du nord. Cochet se replia alors sur le Lessouto : il y trouva les missionnaires de ce pays fort préoccupés des besoins d'une population considérable se rattachant à une branche de la famille régnante : les Bamonaheng, cousins des Moshesh. Il s'établit au milieu d'eux ; il avait là un magnifique champ de travail, et il se mit à l'œuvre avec les plus belles espérances. Son goût pour les livres ne lui avait nullement fait perdre son habileté à manier la scie

et le rabot, et, presque sans aucun secours, il se construisit promptement un abri, tandis que des indigènes défrichaient pour lui un riche vallon. Mais ici encore on était sur une frontière convoitée par les Boers. La lutte ne tarda pas à commencer, et cette lutte devait durer, avec quelques intermittences, une vingtaine d'années. Pendant ce temps notre frère a été victime d'invasions répétées ; il a dû fuir plusieurs fois, quitter et reprendre le poste qui lui avait été confié. Il lui est rarement arrivé de passer quelques années consécutives dans le même endroit. Le calme n'a commencé pour lui que lorsque le gouvernement britannique a étendu sa protection sur le Lessouto : encore a-t-il été contraint de sacrifier sa station pour faciliter l'arrangement final.

Au terme de tant d'agitations, Cochet éprouva le besoin de venir, avec la femme et les enfants que Dieu lui avait donnés en Afrique, reprendre haleine, se retremper au milieu de ses amis de France, et surtout auprès de sa mère. Jamais vacances n'avaient été autant méritées, et jamais il n'en eut de plus cruellement contrariées. La nouvelle de l'entrée des troupes prussiennes en Alsace l'attendait à Madère. A peine eut-il le temps de venir nous serrer la main à Paris : nos portes se fermaient. Il dut aller assister, près de Saint-Quentin, à des luttes sanglantes, et subir avec sa famille les vexations des vainqueurs. Dès l'armistice il se hâta de venir nous visiter dans nos désolations à la Maison des Missions, mais déjà l'insurrection de la Commune commençait. Cochet, en se rendant à une séance du Comité, faillit se trouver dans la première échauffourée sur la place Vendôme. Nous eûmes toute la peine du monde à le faire partir, tant il éprouvait de sollicitude pour nous. Nous réussîmes cependant à le renvoyer sain et sauf auprès de sa femme, de ses enfants, et de cette vénérable mère pour laquelle surtout il avait franchi les mers. On comprendra maintenant que nous n'avions pas tort de dire qu'il eût pu être tenté de se croire poursuivi par une fatalité inéluctable.

Conclusion

« Les habitudes méditatives de Cochet et les vicissitudes de sa vie ne l'ont point empêché d'être fidèle à

prêcher Christ en temps et hors de temps. Bien des âmes ont été conduites par lui aux sources de la vie et de la paix. Depuis son retour au Lessouto en 1873 il s'était remis à l'œuvre de son Maître à Béthesda. Cette station avait du charme pour lui, parce qu'il avait retrouvé plusieurs des fidèles de Hébron, sa paroisse bien-aimée, pour laquelle il a tant souffert. Le reste de son ancien troupeau est, depuis quelque temps, installé, dans des conditions prospères, à Paballong, sous le chef Lébénya, avec lequel il a constamment vécu en bonne intelligence, et qui conserva toujours pour sa mémoire un respect filial...

« Bien des païens qu'il n'a pas eu le bonheur de voir se déclarer pour Christ, mais dans les cœurs desquels il a déposé les germes impérissables de l'Évangile, parviendront au salut et l'acclameront un jour comme leur père dans l'éternel repos.

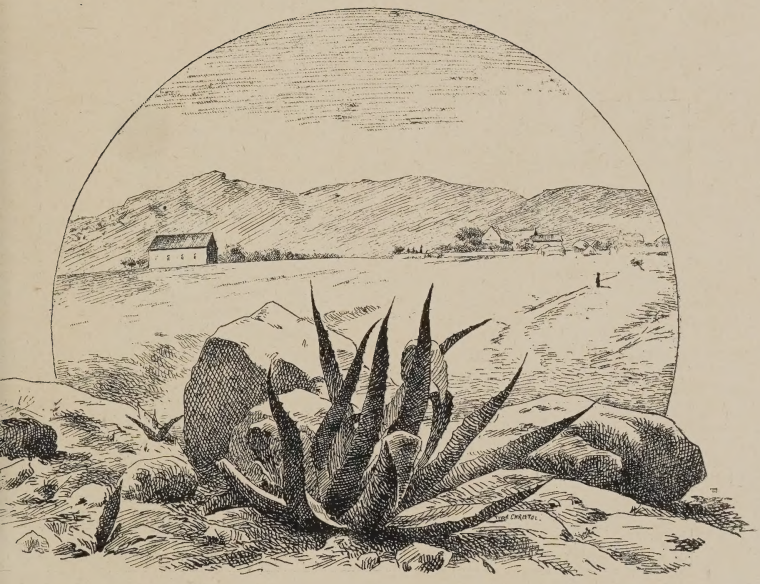
« D'autres ont pu nous décrire de belles et touchantes fêtes ; lui il a presque toujours labouré et semé dans le tourbillon. Il s'est rappelé cette parole du Sage : « celui qui prend garde au vent ne sèmera point, et celui qui regarde les nuées ne moissonnera point. »

Que pourrait-on ajouter à l'hommage ainsi rendu par le grand missionnaire Casalis à son compagnon d'œuvre, le vaillant pionnier Louis Cochet ? Restons fidèles à leur esprit en obéissant à l'ordre du Maître gravé sur la plaque commémorative de Montbrehain pour célébrer le centenaire de la Société des Missions :

PRIEZ LE MAITRE DE LA MOISSON
D'ENVOYER DES OUVRIERS DANS SA MOISSON.

Soc. des Miss. Evang. Fr. 125

IMP. LAMBERT, DUPONT & Cie, ST-QUENTIN



Béthesda, où vécut et mourut L. Cochet

Habitation Indigène au Lessouto

SOCIÉTÉ DES MISSIONS

102. Boulevard Arago, PARIS (14e)

M. André MULLER, trésorier — *Chèques Postaux :* Paris 52.89

Journal des Missions Évangéliques

Mensuel illustré

Abonnement 10 fr. par an

Le Petit Messager des Missions

Mensuel illustré

Abonnement 2 fr. par an

IMP. LAMBERT, DUPONT & Cie, ST-QUENTIN